

Noëls d'enfance

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **60 (1972)**

Heft 11

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-273202>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Femmes suisses

LE MOUVEMENT FÉMINISTE - JOURNAL MENSUEL FONDÉ EN 1912 PAR ÉMILIE GOURD

NOËLS D'ENFANCE

Noël revenait pour la septième fois de ma vie. Les bougies blanches s'allumaient sur le sapin, le vêtant d'une robe de lumière. C'était chaque année plus beau. Des paquets arrivaient d'Angleterre et d'Athènes. Ils étaient disposés sous l'arbre, à demi-enfouis dans un amas odorant de branches vertes, de gui et de houx, parmi les autres cadeaux. Ceux de maman éclipsaient tous les autres, non par leur valeur marchande, mais parce qu'ils correspondaient exactement chaque fois, à ce que j'avais désiré. Ce fut, plusieurs années de suite, mes deux poupées habillées de neuf des pieds à la tête, si belles que c'est à peine si je les reconnaissais dans leurs nouveaux atours, coupés, cousus, repassés à mon insu au cours des longues soirées de décembre, alors que, déjà couchée, je rêvais à la fête toute proche qui se préparait sans moi dans le plus grand mystère. Elle serait faite d'un peu de forêt coupée, moussue et verte, embaumée de résine, poussée en une nuit sur le plancher de notre « chambre rangée » ; d'étoiles et de bougies blanches déposées sur ses rameaux. Le moment venu, avertie par le tintement d'une petite cloche, je m'avancerais à sa rencontre le long de l'étroit corridor, dans une odeur de sapin brûlé, les joues chaudes d'excitation et d'attente, mais l'esprit libre de toute arrière-pensée, de toute ambiguïté quant à l'éventuelle intervention d'un quelconque Bon-Enfant, Chalande ou saint Nicolas barbus, porteurs de hottes et de verges, puisque maman et grand-maman m'avaient l'une et l'autre fait comprendre que seul l'Amour infini de Dieu avait pris rendez-vous près des sapins de Noël qu'on allumait ce soir-là dans le monde entier pour glorifier la naissance de son fils, le Bon Berger, messager de cet Amour. Et les cadeaux que nous nous offrions ce soir-là et que nous mettions sous l'arbre n'étaient eux-mêmes qu'un tout petit reflet, à notre mesure, de cet amour qu'un homme parfait, parce que divin, nous avait enseigné à ressentir les uns pour les autres. Si mes deux poupées vêtues de neuf pour la circonstance, étaient si belles, c'était parce que maman avait mis tout son amour pour moi à préparer leur métamorphose. Je prenais en pitié les autres enfants qui croyaient à toutes sortes de fariboles sur l'origine de leurs cadeaux, comme ils croyaient aussi, les pauvres demeurés, aux bébés ramassés dans les choux ou apportés par des cigognes à becs rouges. Réunis autour de l'arbre, en compagnie

de grand-maman et de sa vieille sœur, nous attendions que mon père fasse vibrer le fameux « la » du diapason pour pouvoir chanter ensemble dans le ton juste :

Voici Noël, ô douce nuit,
L'étoile est là qui nous conduit.
Les voix faibles et un peu tremblantes des deux vieilles dames étaient couvertes par la belle voix de papa et l'alto sans faille de maman. La mienne n'était guère plus forte et plus assurée que celle de grand-maman, qui, du reste, abandonnait bien vite la partie, tant était vive l'émotion qui la submergeait à voir et entendre son fils chanter un cantique de Noël qu'elle lui avait appris quand il était tout petit garçon, au temps lointain où elle imaginait qu'il se consacrerait à Dieu, deviendrait, non pas pasteur, bien sûr, car les études coûtaient trop cher, mais peut-être évangéliste ou missionnaire. Or, son fils ne s'était pas consacré à Dieu. Il prétendait ne vouloir servir que les hommes et même qu'une

seule catégorie d'entre eux, les ouvriers. L'idée d'une telle présomption, d'un tel aveuglement, amenait des larmes à ses yeux, et tandis que nous achevions le cantique devant l'arbre illuminé de toutes ses bougies blanches, je la voyais joindre les mains, fermer les paupières pour adresser probablement à Dieu une prière dont nous ne connaîtrions jamais les termes.

ENIGME LITTÉRAIRE

Le texte de la première page est tiré de

Nombreux, sans doute, sont nos lecteurs qui l'auront reconnu.
Réd. — De quelle œuvre est tiré ce fragment ? Nous demandons à nos lecteurs de faire un effort de mémoire, avant de chercher, cachée quelque part dans ce numéro, la réponse à notre énigme littéraire.



Il y avait une fois un Indien, un Peau-Rouge, oui, qui, dans sa réserve, fabriquait des chaises. Passe un touriste qui trouve ces sièges à son goût.

— Combien coûte une chaise ? demande-t-il à l'artisan.
— Trente francs.
— Alors, j'en prendrai six...
— Lesquelles veux-tu ?
— Oh ! J'en voudrais six comme celle-là...
— Mais non, choisis celles que tu veux ; tu vois, elles sont toutes différentes.
— Non, justement, j'en voudrais six pareilles.
— Six pareilles ? Six tout à fait la même chose ?
— Oui, c'est bien cela.
— ...
— Tu as compris ? Six tout à fait la même chose.
— Oh ! alors, ça sera plus cher.
— Plus cher ? Tu te moques de moi ? Ça devrait coûter moins cher !
— Non, non. Ça coûtera plus cher parce que faire six fois la même chose, c'est très ennuyeux...
Le respect du travail et de l'homme, c'est cela. Mais notre société l'a oublié.

Tant de gens transformés en robots, est-ce supportable ? A Noël ? Heureux ceux qui travaillent en usine 9 heures par jour comme des mécaniques ?

Heureux ceux qui passent 5 jours sur 7 à être assourdis par des machines infernales ?

Heureux ceux qui, le soir, ne trouvent plus que la force de se jeter sur leur lit ?

Heureux ceux qui gagnent, ce faisant, 2, 3, 4, 5 fois de moins que ceux qui font un travail qui leur plaît...

Heureux, heureux tous ceux-là... tant que ce n'est pas nous.

La froide indifférence que nous pouvons avoir envers ceux dont nous méprisons le travail !

Esprit de Noël, es-tu là ?

Pour réapprendre le respect de l'homme en traitant mieux celui qui doit toujours faire les mêmes gestes, fabriquer les mêmes chaises pour vivre. Pour retrouver la valeur des choses et cesser de fabriquer de la pacoille qui asservit toute une partie de la population. En prenant la peine de penser à la véritable portée de nos actes, de nos décisions. Sur la pauvreté, la violence, la guerre, la famine, l'asservissement de l'homme. Est-ce trop demander ?

Ah ! si l'on pouvait continuer à remplir des bulletins verts pour toutes sortes de bonnes œuvres en continuant à avoir mauvaise conscience ! Si l'on pouvait cesser de penser en formules toutes faites : « Tout le monde en Suisse gagne confortablement sa vie », « Chacun travaille dans des conditions agréables », « Chez nous, tout le monde peut être heureux », « Les loisirs intelligents sont à la portée de tous, il suffit de vouloir ».

Si l'on pouvait se donner la peine de regarder, on en verrait des petits Jésus tout nus, tout gelés.

Tout cela, c'est quoi ? Utopie ? Rêve ? Vœu ? But ?

Huguette Nicod-Robert.

LOUPE

Il faudrait aimer les vilains
les malfaisants les obstinés
les tiqueux et les rigolards
mal embouchés

chiffe-mollés
il faudrait les aimer
sans leçon ni recette
mais je les trouve bêtes
et je vois sur leur figure

à la loupe
la verrue
qui les tue
la peau blette
et ses miettes

le sale me saute aux yeux

Comment faire mon Dieu
pour toiser paille et poutre
accepter le vautre
et ne plus désérer
l'alcool idiot et le vulgaire
l'emplâtre à rogne journalière
le miel faux et prétentieux
la vilénie et l'escarcelle

et le gâtisme sexuel ?
J'aurais aimé connaître un saint
éclair humain preux méritant
dont la tendresse paladine
m'eût envahie de lilas blanc

(Tiré de « Lampes et Minutes »
par Marie-Thérèse Dariéls)

Sommaire

- Page 2 : Bonnes mains et étrennes
- Page 3 : Les 25 ans de l'Union civique des femmes catholiques - Genève : une initiative intéressante
- Page 4 : Homme ou femme au foyer ?
- Page 6 : Le contrôleur laitier au féminin - L'agent immobilier